

# Le passé

À M. A. de V\*\*\*.

Arrêtons-nous sur la colline  
A l'heure où, partageant les jours,  
L'astre du matin qui décline  
Semble précipiter son cours !  
En avançant dans sa carrière,  
Plus faible il rejette en arrière  
L'ombre terrestre qui le suit,  
Et de l'horizon qu'il colore  
Une moitié le voit encore,  
C'est l'heure où, sous l'ombre inclinée,  
Le laboureur dans le vallon  
Suspend un moment sa journée,  
Et s'assied au bord du sillon !  
C'est l'heure où, près de la fontaine,  
Le voyageur reprend haleine  
Après sa course du matin  
Et c'est l'heure où l'âme qui pense  
Qui l'abandonne en son chemin !

Ainsi notre étoile pâlie,  
Jetant de mourantes lueurs  
Sur le midi de notre vie,  
De notre rapide existence  
L'ombre de la mort qui s'avance

Obscurcit déjà la moitié !  
Et, près de ce terme funeste,  
Comme à l'aurore, il ne nous reste  
Que l'espérance et l'amitié !

Ami qu'un même jour vit naître,  
Compagnon depuis le berceau,  
Et qu'un même jour doit peut-être  
Endormir au même tombeau !  
Voici la borne qui partage

Qu'un même sort nous a tracé !  
De ce sommet qui nous rassemble,  
Viens, jetons un regard ensemble

Repassons nos jours, si tu l'oses !  
Jamais l'espoir des matelots  
Le navire qu'on lance aux flots ?  
Jamais d'une teinte plus belle  
L'aube en riant colora-t-elle  
Le front rayonnant du matin ?  
Jamais, d'un oeil perçant d'audace,  
L'aigle embrassa-t-il plus d'espace  
Que nous en ouvrait le destin ?

En vain sur la route fatale,  
Dont les cyprès tracent le bord,  
Quelques tombeaux par intervalle  
Nous avertissaient de la mort !  
Ces monuments mélancoliques

Nous semblaient, comme aux jours antiques,  
Un vain ornement du chemin !  
Nous nous asseyions sous leur ombre,  
Et nous rêvions des jours sans nombre,  
Hélas ! entre hier et demain !

Combien de fois, près du rivage  
Où Nisida dort sur les mers,  
La beauté crédule ou volage  
Accourut à nos doux concerts !  
Combien de fois la barque errante  
Berça sur l'onde transparente  
Deux couples par l'Amour conduits !  
Tandis qu'une déesse amie  
Jetait sur la vague endormie  
Le voile parfumé des nuits !

Combien de fois, dans le délire  
Qui succédait à nos festins,  
Aux sons antiques de la lyre,  
J'évoquai des songes divins !  
Aux parfums des roses mourantes,  
Aux vapeurs des coupes fumantes,  
Ils volaient à nous tour à tour !  
Et sur leurs ailes nuancées,  
Dans les dédales de l'Amour !

Mais dans leur insensible pente,  
Les jours qui succédaient aux jours  
Entraînaient comme une eau courante

Et nos songes et nos amours ;  
Pareil à la fleur fugitive  
Qui du front joyeux d'un convive  
Tombe avant l'heure du festin,  
Ce bonheur que l'ivresse cueille,  
De nos fronts tombant feuille à feuille,

Et maintenant, sur cet espace  
Que nos pas ont déjà quitté,  
Retourne-toi ! cherchons la trace  
De l'amour, de la volupté !  
En foulant leurs rives fanées,  
Remontons le cours des années,  
Tandis qu'un souvenir glacé,  
Comme l'astre adouci des ombres,  
Eclaire encor de teintes sombres  
La scène vide du passé !

Ici, sur la scène du monde,  
Se leva ton premier soleil !  
Regarde ! quelle nuit profonde  
A remplacé ce jour vermeil !  
Tout sous les cieux semblait sourire,  
La feuille, l'onde, le zéphire  
Murmuraient des accords charmants !  
Ecoute ! la feuille est flétrie !  
Et les vents sur l'onde tarie  
Rendent de sourds gémissements !

Cette mer aux flots argentés,

Qui ne fait que bercer l'image  
Des bords dans son sein répétés ?  
Un nom chéri vole sur l'onde !...  
Mais pas une voix qui réponde,  
Que le flot grondant sur l'écueil !  
Malheureux ! quel nom tu prononces !  
Ne vois-tu pas parmi ces ronces  
Ce nom gravé sur un cercueil ?...

Plus loin sur la rive où s'épanche  
Vois-tu ce palais qui se penche  
Et jette une ombre au sein des eaux ?  
Là, sous une forme étrangère,  
Un ange exilé de sa sphère  
D'un céleste amour t'enflamma !  
Pourquoi trembler ? quel bruit t'étonne ?  
Ce n'est qu'une ombre qui frissonne  
Aux pas du mortel qu'elle aima !

Hélas ! partout où tu repasses,  
C'est le deuil, le vide ou la mort,  
Et rien n'a germé sur nos traces  
Que la douleur ou le remord !  
Voilà ce coeur où ta tendresse  
Sema des fruits que ta vieillesse,  
Hélas ! ne recueillera pas :  
Là, l'oubli perdit ta mémoire !  
Là, l'envie étouffa ta gloire !  
Là, ta vertu fit des ingrats !

Là, l'illusion éclip­sée  
S'enfuit sous un nuage obscur !  
Ici, l'espérance lassée  
Replia ses ailes d'azur !  
Là, sous la douleur qui le glace,  
Ton sourire perdit sa grâce,  
Ta voix oublia ses concerts !  
Tes sens épuisés se plaignirent,  
Et tes blonds cheveux se teignirent  
Au souffle argenté des hivers !

Ainsi des rives étrangères,  
Quand l'homme, à l'insu des tyrans,  
Vers la demeure de ses pères  
Porte en secret ses pas errants,  
L'ivraie a couvert ses collines,  
Son toit sacré pend en ruines,  
Dans ses jardins l'onde a tari ;  
Et sur le seuil qui fut sa joie,  
Dans l'ombre un chien féroce aboie  
Contre les mains qui l'ont nourri !

Mais ces sens qui s'appesantissent  
Et du temps subissent la loi,  
Ces yeux, ce cœur qui se ternissent,  
Cette ombre enfin, ce n'est pas toi !  
Sans regret, au flot des années,  
Livre ces dépouilles fanées  
Qu'enlève le souffle des jours,  
La feuille aride et vagabonde

Que l'onde entraîne dans son cours !

Ce n'est plus le temps de sourire  
A ces roses de peu de jours !  
De mêler aux sons de la lyre  
Les tendres soupirs des amours !  
De semer sur des fonds stériles  
Ces vœux, ces projets inutiles,  
Par les vents du ciel emportés,  
A qui le temps qui nous dévore  
Ne donne pas l'heure d'éclore  
Pendant nos rapides étés !

Levons les yeux vers la colline  
Où luit l'étoile du matin !  
Saluons la splendeur divine  
Qui se lève dans le lointain !  
Cette clarté pure et féconde  
Aux yeux de l'âme éclaire un monde  
Où la foi monte sans effort !  
D'un saint espoir ton cœur palpite ;  
Ami ! pour y voler plus vite,  
Prenons les ailes de la mort !

En vain, dans ce désert aride,  
Sous nos pas tout s'est effacé !  
Viens ! où l'éternité réside,  
On retrouve jusqu'au passé !  
Là, sont nos rêves pleins de charmes,  
Et nos adieux trempés de larmes,

Nos vœux et nos espoirs perdus !  
Là, reflleuriront nos jeunesses ;  
Et les objets de nos tristesses  
A nos regrets seront rendus !

Ainsi, quand les vents de l'automne  
Ont balayé l'ombre des bois,  
L'hirondelle agile abandonne  
Le faîte du palais des rois !  
Suivant le soleil dans sa course,  
Elle remonte vers la source  
D'où l'astre nous répand les jours ;  
Et sur ses pas retrouve encore  
Un autre ciel, une autre aurore,  
Un autre nid pour ses amours !

Ce roi, dont la sainte tristesse  
Immortalisa les douleurs,  
Vit ainsi sa verte jeunesse  
Se renouveler sous ses pleurs !  
Sa harpe, à l'ombre de la tombe,  
Soupirait comme la colombe  
Sous les verts cyprès du Carmel !  
Et son cœur, qu'une lampe éclaire,  
Résonnait comme un sanctuaire  
Où retentit l'hymne éternel !

Alphonse de Lamartine (1790–1869)